

Et leur vague regard tout autour d'eux se pose...
 Ils se croient endormis dans un paradis rose...
 Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...
 Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu;
 La nature s'éveille et de rayons s'enivre...
 La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
 A des frissons de joie aux baisers du soleil¹⁰...
 Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil :
 Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,
 La bise sous le seuil a fini par se taire...
 On dirait qu'une fée a passé dans cela!...
 — Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là,
 Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,
 Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose...
 Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,
 De la nacre et du jais aux reflets scintillants;
 Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,
 Ayant trois mots gravés en or : « A NOTRE MÈRE! »

SENSATION¹

PAR les soirs bleus d'été^a, j'irai dans les sentiers²,
 Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
 Rêveur, j'en sentirai^b la fraîcheur à mes pieds.
 Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
 Mais l'amour infini me montera dans l'âme^{c3},
 Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien^{d4},
 Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Mars 1870^e.

Texte du recueil Demeny (fac-similés Messein).

Variante de la lettre à Banville (B.) (24 mai 1870).

Variante du ms. Darzens (La Revue Indépendante, janv.-fév. 1889)

(D.)

Pas de titre (B.).

a. Par les beaux soirs d'été, (B.)

b. je sentirai (D.)

c. Mais un amour immense entrera dans mon âme (B.)

d. tel qu'un bohémien (D.)

e. 20 avril 1870 (B.)

Rimbaud
 Oeuvres
 ed. Garnier
 Paris 1900

bord d'un berceau ». Rimbaud semble rivaliser avec Reboul de banalité et de mièvrerie.

10. Souvenir inattendu d'une fin de vers de Banville (dans *La Voie lactée des Cariatides*, poème que Rimbaud semble avoir particulièrement cultivé) :

Tout revit et palpite aux baisers du soleil.

SENSATION

P. 39.

1. Rimbaud envoya ce poème à Banville, ainsi que les deux suivants, le 24 mai 1870. Dans sa lettre, il le date du 20 avril; dans le recueil Demeny, du 20 mars. «...je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes, — moi j'appelle cela du printemps », déclare-t-il (voir la lettre en *Appendice*, p. 341). Cette pièce exprime avec bonheur ce désir de partir, d'aller « loin, bien loin » dans la Nature, qui a toujours été si vivace chez Rimbaud.

2. Gengoux cite comme « source » un vers de Mérat dans *Les Chimères* :

Par un soir bleu d'avril, elle s'en revenait...

Mais l'expression convient mieux aux soirs d'été.

3. Correction heureuse pour « Mais un amour immense entrera dans mon âme » de la lettre à Banville : l'amour *monte* dans l'âme comme un vin grisant monte à la tête.

4. Si l'on veut chercher une « source » à *loin, bien loin*, on peut songer à *Bien loin d'ici* de Baudelaire, pièce qui avait paru dans *Le Parnasse* de 1866. Mais l'idée du départ au loin a toujours hanté l'adolescent, qui bientôt chantera sa *bohème* à travers la nature, et en 1871 les voyages du *Bateau ivre*.

SOLEIL ET CHAIR

P. 40.

1. Ce poème fait partie, sous le titre *Credo in unam*, des pièces envoyées à Banville. Rimbaud en avait parlé à Izambard « comme d'un effort qui lui donnait quelque orgueil », dit celui-ci, et il le lui donna à la veille des vacances (cf. Bouillane de Lacoste, éd. critique, p. 8). Il le recopiera pour Demeny en octobre sous son nouveau titre : *Soleil et chair*, mais en supprimant toute une partie (cf. variantes). Rimbaud écrivit ce poème, suivant Izambard, après avoir lu *Le Satyre* de Hugo et *L'Exil des dieux* de Banville (qui avait paru dans la première série du *Parnasse*). L'écolier utilise aussi, naturellement, des souvenirs classiques, le poème de Lucrèce, et aussi les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle. Mais il imite également, de façon plus ou moins consciente, le *Rolla* de Musset, Gengoux a raison d'y insister : Musset que par la suite Rimbaud devait haïr précisément à cause de l'influence de *Rolla* sur les adolescents de sa génération (voir la lettre à Demeny du 15 mai 1871). *Rolla* est probablement le point de départ de Rimbaud, qui a voulu écrire un hymne à l'Amour et exprimer le regret du paganisme

grec qui divinisait l'Amour sous la forme d'Aphrodite : thème d'ailleurs banal à l'époque. Il reprend les premiers vers de *Rolla* :

*Regrettez-vous les temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,*

pour répondre : « Je regrette les temps de l'antique jeunesse » (avec le même effet oratoire : Musset pose trois fois la question, et Rimbaud répond à trois reprises : « Je regrette les temps... »), il reprend aussi l'erreur de Musset sur « Vénus Astarté » qui est confondue avec Vénus Anadyomène; il reprend, enfin, les considérations de Musset sur la science qui a chassé la foi. (On connaît les vers célèbres :

*Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux;
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.)*

C'est le passage sur le doute et la raison : « Notre pâle raison nous cache l'infini », assez confus du reste et dont Rimbaud n'avait probablement pas lieu d'être bien satisfait, puisqu'il l'a supprimé en recopiant le poème pour Demeny.

Dans l'ensemble donc, ce poème manque d'originalité : c'est le brillant exercice d'un bon élève. On peut souligner, toutefois, que la sensualité *païenne*, l'aspiration à un « amour universel » sont déjà caractéristiques de la personnalité de Rimbaud.

2. Ruchon note ici une imitation de l'*Hermès* de Chénier (Beq de Fouquières venait de donner une édition très scrupuleuse des fragments de Chénier) : « Que la terre est nubile et brûle d'être mère. »

3. *Ame*, au sens latin de « respiration ».

4. On peut comparer tout ce début à la seconde partie du *Satyre* de *La Légende des Siècles*, où le Satyre décrit la terre en travail — et noter que les mêmes rimes se retrouvent dans les vers décrivant la terre où l'homme vit et crée,

*Géant possible, encor caché dans l'embryon,
La terre où l'animal erre autour du rayon...*

5. Musset, dans le début de *Rolla*, parle de « nymphes lascives » et de « faunes indolents ».

6. Correction pour « L'eau du fleuve jaseur, le sang des arbres verts ». Rimbaud a dû s'apercevoir qu'il abusait de cet adjectif *jaseur*, qui lui vient de Banville et des parnassiens (cf. dans IV : « lotus jaseur »). On peut penser qu'il se souvient ici, non plus seulement de Musset, mais de Ronsard et de l'*Élégie* aux bûcherons de la forêt de Gastine :

*Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?*

7. Souvenir classique : Rimbaud se rappelle ici Lucrèce (Chant II, vers 624) et Virgile, *Énéide*, VI, vers 785 : « Invehitur curru Phrygias turrata per urbes » dit Virgile de Cybèle.

Μτση Γ. Σπανός, 1984

ΠΟΙΗΣΕΙΣ

ΑΙΣΘΗΣΗ

Γαλάζιες του καλοκαιριού βραδιές, θα πάω στα μονοπάτια,
Στο κέντημα των σταχυών. Την κοντή θα πατώ χλόη
Ρεμβάζοντας, στα πόδια μου τη δροσιά της θα νιώθω.
Θ' αφήσω τον άνεμο να λούζει το γυμνό μου κεφάλι.

Αμίλητος, κι ούτε σκέψη καμιά:
Μα ο άπειρος έρωτας την ψυχή θα μου πληρώσει,
Πέρα θα τραβήξω, μακριά πολύ, ίδιος τοιγγάνος,
Στη Φύση μέσα — ευτυχής όμοιος με γυναίκα.

ΜΑΡΤΙΟΣ 1870

Μτση Γ. Σπανός
επιδ. Πρέβου, Αθήνα 1984

SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

ΑΙΣΘΗΣΗ

Ένα γαλάζιο βράδυ, καλοκαίρι,
Ανάμεσ' από στράτες θα βαδίσω,
Στάχια και χλόη αφράτη θα πατήσω,
Κ' η κόμη μου θα λούζεται στο αγέρι.

Χωρίς μιλιάν ή στοχασμό κανένα
Κ' η αγάπη την ψυχή θα πλημμυρίζει,
Θα γίνω ένα αλήτης που γυρίζει
Μ' ένα κορίτσι ανέγνωιαστος στα ξένα.

(Γιάννης Σφακιανάκης)

Ευ. Εκδόσεις Τ-Π)

Αθήνα 1997

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.*

Mars 1870

*Arthur Rimbaud.
P.V.
à Londres, mai 1873
A.V.*

Κάποια γαλάζια καλοκαιρινή βραδιά θα βγω στα μονοπάτια,
Χορτάρι αφράτο θα πατώ, θα με κεντούν τα στάχια:
Κι ονειροπόλος θα αισθανθώ στα πόδια τη δροσιά τους
Σαν αφεθώ στον άνεμο να λούζει τα μαλλιά μου.

Έτσι θα μείνω σιωπηλός, με στοχασμό κανένα
Αλλά όταν η αγάπη η άπειρη τότε με πλημμυρίζει
Θα πάω μακριά, πολύ μακριά, σαν τον τσιγγάνο πέρα
Ευτυχισμένος θα αισθανθώ σαν με γυναίκα εγώ, παρέα με τη
Φύση.

Απόδοση: Κώστας Κοροντζής

εω, Ζαχαράκη
Αθήνα 2007

SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, -- heureux comme avec une femme.

Mars 1870

ΑΙΣΘΗΣΗ

Κάποιο γαλάζιο βράδυ, θα βγω στη δημοσιά,
Θα με τρυπάν τα στάχυα, τη χλόη θα πατώ,
Στα πόδια μου θα νιώθω του ονείρου τη δροσιά.
Με ξέσκεπο κεφάλι στην αύρα θα λουστώ.

Κουβέντα δεν θα πω και σκέψεις δεν θα κάνω,
Θα 'χει η ψυχή μου απ' τον πόθο πλημμυρίσει.
Θα πάω μακριά, πολύ μακριά, σαν τον τσιγγάνο,
Όπως με μια γυναίκα, ηδονικά -- στη Φύση.

Μάρτιος 1870

ΜΤΡ, ΣΤΡ-Πασχάλης
κω. Γαβριηλίδης
Αθήνα 2008